

Les médecines alternatives en Allemagne

Un dossier préparé sous la direction
de Jean-Louis Georget* et Guillaume Robin**



L'Allemagne a depuis longtemps un autre rapport au corps et par conséquent à la manière dont elle aborde les soins. Le romantisme allemand avec Novalis avait thématiqué ce recours à des thérapies qui avaient, par certains côtés, un aspect presque surnaturel. Plus tard, la Lebensreform, fondée sur l'idée d'un retour à la nature, mit en avant la nécessité d'une nourriture saine, crue et végétale, prôna le véganisme, l'abstinence en termes d'alcool et de tabac mais aussi le renoncement aux vaccins. Ce mouvement de réforme apparut à la fin du XIX^e en Suisse et en Allemagne contribua très activement à la diffusion des médecines alternatives dans l'aire germanophone et offrit une tribune à des médecines traditionnelles asiatiques ou expérimentales telles que l'homéopathie, la naturopathie (Naturheilkunde) ou plus tard la médecine anthroposophique. Portées dans les années 1920 par un discours post-romantique, anti-civilisationniste et soutenues par le mysticisme de courants tels que l'anthroposophie de Rudolf Steiner, ces pratiques alternatives rencontrèrent un public important dans l'aire germanophone.

Dans le domaine médical, un *Sonderweg* sembla se profiler dans la mesure où les médecines non scientifiques ou non

conventionnelles acquirent très tôt en Allemagne, contrairement à ce qui se passa dans les autres pays européens, une reconnaissance officielle dans le cadre législatif très particulier de la liberté de soins et du commerce. Le dossier présenté ici vise à présenter un état actuel du paysage de la médecine alternative allemande. Si elle n'entre pas en conflit avec la médecine universitaire, elle lui propose pourtant des thérapies complémentaires plus ou moins bien acceptées par les grandes facultés scientifiques. Il est à noter que nous ne nous prononçons pas sur la scientificité des méthodes décrites par nos interlocuteurs, mais que nous les abordons avec le regard curieux et scrutateur de l'anthropologue.

Outre une vision holiste du corps humain et une approche empirique, cette médecine différente par son approche s'incarne dans la figure du praticien qui a l'autorisation de dispenser des soins sans avoir le diplôme de médecin. S'il a existé sous des formes diverses, entre guérisseurs, magnétiseurs ou autres naturopathes comme le montre B. Wolf-Braun, le statut de Heilpraktiker ou praticien de santé fut réglementé dès 1939. Aujourd'hui, en Allemagne, on recense plus de 45 000 Heilpraktiker à temps plein

* Professeur des universités à Paris 3–Sorbonne Nouvelle et chercheur au centre Georg Simmel (UMR 8131 CNRS/EHESS). Il dirige le programme ANR/DFG Anthropos (<https://anthropos.hypotheses.org>) et co-dirige l'histoire des ethnologies germanophones de l'encyclopédie Berose (<http://www.berose.fr/?-Presentation->).

** Maître de conférences à l'Université Paris Descartes et chercheur au laboratoire de l'Institut des Sciences Sport Santé/TEC (EA 3625). Son champ de recherche actuel, au carrefour de la sociologie, de l'anthropologie et de l'histoire culturelle, porte sur les pratiques corporelles dans le milieu techno à Berlin.

ou partiel. Si les patients allemands continuent à fréquenter les cabinets de médecine conventionnelle, il n'en va pas moins que les médecines alternatives connaissent un succès qui ne se dément pas. Les Allemands préfèrent naturellement le cachet à effet rapide aux aiguilles d'acupuncture, mais les médecines alternatives représentent un champ d'expérimentation intéressant pour la plupart des patients, dont la sociologie est plutôt féminine, diplômée et privilégiée. Dans l'un des rares sondages faits sur le sujet en 2012 par la Fondation Bertelsmann, 69 % des femmes et 57 % des hommes, souvent plus rétifs à ce type d'approche, déclaraient pourtant avoir déjà testé l'une ou l'autre des méthodes parfois interdites ou méconnues en France. La cause principale en était souvent une forme d'insatisfaction envers le médecin de famille et trois patients sur quatre déclaraient se sentir mieux, que cela fût lié à un effet psychologique ou pas après avoir consulté un praticien de l'autre médecine. À l'ère d'internet et d'une redéfinition de la relation entre médecin et patient, ces méthodes et thérapies sont de plus en plus populaires.

Ce dossier s'articule autour de trois axes principaux : sous l'angle de l'histoire médicale, le premier volet explique les raisons historiques qui ont amené les médecines alternatives à s'implanter en Allemagne plus qu'ailleurs (H. Wallach), dresse un panorama des médecines complémentaires (A. Devillard) tout en décrivant les structures qui les soutiennent et les facteurs qui ont pu contribuer à son expansion telles les limites du système médical allemand (C. Hellweg). Il se conclut par l'interview d'une praticienne de santé ou Heilpraktikerin (S. Kohn).

Le second volet rappelle avec l'article de B. Wolf-Braun la dualité de l'histoire allemande, partagée depuis l'époque wilhelmienne jusqu'à la République de Weimar entre un pôle rationnel et irrationnel, qui trouve notamment son expression dans la pratique des guérisseurs. C'est dans cette tradition que l'on peut inscrire, sans toutefois en reconnaître l'efficacité médicale, certains courants tels le biomagnétisme (A. Pontius)

et, par extension, l'ethnomédecine où naturopathie et pratiques de guérison chamaniques ne sont jamais très loin (I. Hobert). Le dernier volet porte enfin sur l'influence des médecines orientales telles la médecine chinoise (P.-U. Unschuld), l'acupuncture pédiatrique japonaise (T. Wernicke) ou encore la médecine ayurvédique (U. Bauhofer). L'expression de « médecines alternatives » dont le terme constitue le fil rouge de ce dossier peut sembler comme évoqué plus loin problématique dans la mesure où c'est plutôt le terme de « médecine complémentaire » qui s'est imposé en Allemagne, soulignant que ces médecines ne sont pas tant des alternatives mais plutôt des approches complémentaires aux approches médicales classiques. Cependant, le terme de « médecine alternative » présente l'avantage d'être suffisamment large pour englober en son sein la médecine classique recourant à l'usage de psychotropes à fin thérapeutique. À ce titre doit être envisagé à part le dernier article sur l'utilité du LSD dans le traitement de l'anxiété ou du stress post-traumatique (M. Liechti), cette fois-ci non en tant que médecine complémentaire mais en tant qu'approche thérapeutique alternative.

Si l'on tente de définir le terme de médecine alternative, on se heurte à un obstacle, celle-ci ayant une acception et un statut différent selon les pays. L'usage de « médecine alternative » peut s'avérer problématique si on entend le terme comme une médecine de substitution s'opposant à la médecine conventionnelle. Pour cette raison, le terme de médecine complémentaire ou médecine adjuvante, c'est-à-dire intervenant en complément d'un traitement médical classique, semble plus adapté comme précisé précédemment. Le mot « Alternativmedizin » est devenu dans les années 1980 en RFA une dénomination globale qui désigne les courants médicaux non conventionnels. C'est aussi à cette époque que l'appellation « médecine complémentaire » aurait été importée de

Grande-Bretagne où elle était répandue¹. En France, l'ordre des médecins regroupe ces pratiques en quatre catégories : les approches corps-esprit comme l'hypnose ou la sophrologie, les systèmes complets comme l'homéopathie ou l'acupuncture, les thérapies manuelles (chiropractie et ostéopathie) et les thérapies biologiques comme la phytothérapie et l'aromathérapie mais seules les professions de chiropracteurs et d'ostéopathes sont réglementées, ce qui n'est pas le cas en Allemagne où le statut de Heilpraktiker ou naturopathe est légalisé et reconnu depuis 1939. Il désigne les thérapeutes non conventionnels qui utilisent des méthodes dites naturelles et est délivré aux personnes ayant réussi l'examen de médecine clinique du ministère de la Santé. Ce sont des écoles privées payantes qui forment en trois ans les Heilpraktiker à l'examen final. Une autre différence majeure réside dans la prise en charge par les mutuelles de santé. Tandis que les médecines alternatives ne sont pas remboursées, en Allemagne, les soins alternatifs sont pris en charge et il n'est pas rare que les Heilpraktiker collaborent avec les médecins au sein de cliniques ou d'hôpitaux qui tendent à évoluer vers une médecine intégrative, associant les médecines complémentaires à l'allopathie, c'est-à-dire à la médecine classique ou conventionnelle comme par exemple la musicothérapie ou l'art-thérapie. En Allemagne, le remboursement des médecines complémentaires par les caisses d'assurance-maladie est ainsi devenu un enjeu de concurrence.

Si la France semble à la traîne dans le domaine et peine à donner aux médecines non conventionnelles un cadre juridique, c'est sans doute parce que cette dernière, plus sensible à une approche cartésienne et mécaniste de la médecine, n'a jamais été, contrairement à l'Allemagne, le pays de la Naturphilosophie. Qui plus est, des résultats convaincants prouvant l'efficacité clinique de ces thérapies font défaut pour de nombreuses disciplines et dans les cas où

l'effet a été constaté, il ne va guère au-delà de l'effet placebo, d'où une méfiance encore prédominante de la médecine conventionnelle à son égard². Aujourd'hui, cependant, on observe en Allemagne une coopération grandissante entre les médecins et les Heilpraktiker dont témoigne, entre autres, l'établissement au sein de l'hôpital universitaire de la Charité à Berlin, d'une policlinique de naturopathie (*Hochschulambulanz für Naturheilkunde*).

Ce dossier consacré aux médecines complémentaires s'ouvre donc par un article de Harald Walach, qui retrace la manière dont l'Allemagne a été, sur fond de romantisme, à la fois le berceau de l'homéopathie, de la naturopathie ou encore de l'anthroposophie. Il montre comment les médecines alternatives se sont imposées dans le cadre de l'égalité de traitement des soins en Allemagne, maintes fois remise en question dans l'histoire de la médecine allemande. Anne Devillard, Heilpraktikerin officiant en Allemagne depuis de nombreuses années, dessine ensuite un tableau panoramique des différentes pratiques qui composent le paysage des médecines alternatives en Allemagne. Les médecines alternatives recouvrent aussi les terrains de la phytothérapie et de l'homéopathie uniciste (prescription d'un médicament homéopathique) ou complexiste (prescription d'un mélange de plusieurs médicaments homéopathiques), faisant parfois l'objet de critique dans les milieux médicaux conventionnels. Le jeûne peut être aussi pratiqué à des fins thérapeutiques dans des cliniques telles que la Buchinger-Wilhelmi près du lac de Constance.

Si les pratiques alternatives ont pu s'ancrer ainsi dans le paysage allemand, c'est que le système de santé est en crise comme le souligne Christian Hellweg, médecin spécialiste reconnu et établi à Francfort depuis longtemps. La transformation du métier de médecin en technicien de la médecine a contribué à pousser les

1. Robert Jütte : Medizinische Kurzepertise zur Einordnung der Komplementärmedizin, 19. August 2013, p. 2, 5.

2. R. Barker Bausell : Snake Oil Science : The Truth About Complementary and Alternative Medicine. Oxford University Press, 2009.

patients intéressés, qui viennent souvent de classes plutôt favorisées et cherchent dans ce qu'il convient d'appeler le second marché de la médecine une relation de qualité entre le patient et son praticien qui a parfois complètement disparu dans les cabinets médicaux. Il suffit pour ce faire de lire la confirmation qu'en fait Sonja Kohn, porte-parole d'une des grandes associations de Heilpraktiker allemands. Retraçant l'histoire de sa profession, elle en montre aussi l'utilité tant sociale que géographique dans un pays où les déserts médicaux se sont multipliés et où les praticiens des médecines alternatives jouent souvent un rôle crucial dans le maillage local du tissu médical.

Le métier de Heilpraktiker, qui a eu plusieurs dénominations, s'est installé dans le paysage médical dès la fin du XIX^e siècle grâce au principe de la liberté des soins en tant qu'activité commerciale. Il a connu des mutations successives quant à son contenu et est la pièce centrale de ce système à plusieurs échelons. Aujourd'hui, près de 45 000 praticiens de santé exercent cette profession selon l'Office Fédéral de la Statistique. Ces Heilpraktiker adoptent vis-à-vis du patient une approche holistique et recourent à des méthodes mixtes comme l'acupuncture, l'homéopathie, la physiothérapie, donnent des conseils en matière de prévention ou proposent des thérapies nutritionnelles. Plutôt que de parler de naturopathe, souvent utilisé comme synonyme pour Heilpraktiker, il faudrait parler de médecine holistique.

Mais comme l'indique bien Barbara Wolf-Braun, universitaire spécialiste de l'histoire de la médecine, la question des croyances est extrêmement liée à celle des pratiques médicales et de la médecine moderne, qui comme le souligne aussi Sonja Kohn, avait peu à proposer aux patients avant les mutations scientifiques au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Elle s'est transformée, selon Christian Hellweg, en un univers de technologie où l'être humain n'apparaît plus que comme une entité hybride susceptible de toutes les « réparations ». B. Wolff-Braun montre combien les guérisseurs ont toujours fait partie du

paysage mental des nations européennes à l'instar de celui des autres continents. Ces pratiques de la guérison spirituelle ont été liées aux mutations rapides et brutales de la société allemande dans l'Empire wilhelminien et encore plus sous la République de Weimar où la médecine, drapée dans sa scientificité, et le pouvoir magique des guérisseurs n'ont pas toujours fait bon ménage. Ils ne représentaient pourtant l'une et l'autre que la double figure de Janus, l'une basée sur les valeurs rationnelles du progrès scientifique des Lumières et l'autre se faisant l'expression des peurs que ces avancées technologiques suscitaient. Les médecins et les guérisseurs avaient leur propre utilité sociale pour ainsi dire.

Il en va de même aujourd'hui si l'on considère les nouvelles pratiques thérapeutiques présentes dans le paysage des médecines alternatives allemandes. Le biomagnétisme d'Adrian Pontius et l'ethnomédecine d'Ingfried Hobert – dont les propos n'engagent que leurs auteurs – en sont de bonnes illustrations. Comme on le voit en effet, le champ des médecines alternatives intègre de plus en plus de pratiques nouvelles reposant sur autant de conceptions de la société qui ont en elles leur propre logique. Elles circonscrivent d'ailleurs le phénomène de la mondialisation, faisant entrer de manière disruptive dans l'espace scientifique occidental des notions qui sont autant d'interrogations en soi, quelles que soient les réactions d'adhésion ou de rejet qu'elles peuvent susciter en fonction du positionnement des interlocuteurs qui les appréhendent. Mais même des pratiques plus établies ne sont pas sans susciter de telles interrogations.

S'il est un domaine qui symbolise cette intrusion du monde dans l'espace occidental de la médecine, c'est bien celui de la médecine chinoise et de l'acupuncture, qui faisaient d'ailleurs il n'y a pas si longtemps l'objet de doutes de la part de la médecine occidentale, alors que la tradition existait depuis des millénaires en Chine et que l'apprentissage de la médecine chinoise est un long parcours balisé depuis très longtemps et dont les pratiques et les

résultats ont été consignés depuis des siècles, sans doute d'une manière très différente des expérimentations exigées par la médecine occidentale. Le caractère géopolitique de la puissance que représente la Chine n'est sans doute pas extérieur à la réception positive de ce corpus thérapeutique en Allemagne, de même que l'idée dans des pays occidentaux qui s'interrogent sur la civilisation qu'ils ont produite de cohabitation de modèles anthropologiques divers, comme l'a montré magistralement Philippe Descola dans son ouvrage *Par-delà nature et culture*. La belle interview d'Ulrich Unschuld par Jenny Bussek en témoigne, qui signale combien les pratiques médicales liées aux grands systèmes anthropologiques font preuve de plasticité dans leur adaptation. Il ressort de l'entretien entre Jenny Bussek et le professeur Ulrich Unschuld, officiant à la Charité, que la médecine alternative doit être entendue comme une médecine non médicale (« *nichtmedizinische Heilkunde* ».) En Chine comme en Europe, la médecine au sens où nous l'entendons aujourd'hui a mis du temps à s'imposer sur les techniques thérapeutiques ancestrales qui invoquaient les esprits et les dieux. Le but de la médecine chinoise antique était, soit par le biais du jeûne, soit par les aiguilles, de rétablir l'harmonie entre le corps et la nature. Le patient est toujours resté au cœur de l'action thérapeutique sans pour autant que cette médecine ne débouche sur un corpus d'écrits théoriques. Ulrich considère ce que les Occidentaux nomment la « MTC » ou médecine traditionnelle chinoise comme une construction artificielle remontant aux années 1950-60, un terme inventé par les Chinois pour l'étranger. Cette médecine qui existe depuis le II^e siècle avant J.-C. se retrouva déconsidérée en Chine, notamment après l'arrivée au pouvoir des communistes qui voulurent la moderniser. L'intérêt des médecins et naturopathes allemands pour la médecine chinoise remonte aux années 1970, époque où des voyages furent organisés en Chine, en Corée et au Japon. Si la MTC n'est pas encore reconnue comme une discipline académique officielle par les instances médicales allemandes,

c'est aussi parce que les études qui tendent à prouver leur efficacité semblent porter à caution d'un point de vue scientifique. La médecine chinoise est pratiquée essentiellement en Allemagne de l'Ouest, là où elle a été importée mais la commercialisation des produits pharmaceutiques chinois sur lesquels elle se base se heurte à des obstacles pour des raisons de standardisation et de traçabilité. Tandis que les praticiens chinois officiant en Allemagne tendent à se focaliser plutôt sur le patient et moins sur la recherche, les praticiens allemands de médecine chinoise – qui constituent la majorité – semblent se montrer plus actifs dans le domaine de la recherche scientifique et de la formation. Motivées aussi pour des raisons commerciales, certaines pratiques telles le cupping ou ventousothérapie se sont développées en Allemagne. Enfin, l'adaptation de la médecine chinoise dans un contexte médical occidental a cependant donné lieu, comme le souligne le professeur Unschuld, à de nombreuses erreurs de traduction. Il existe autant d'usages terminologiques que de sociétés d'acupuncture, d'où la pression effectuée par la Chine sur l'OMC pour standardiser la terminologie au vu des problèmes de traduction qu'elle soulève.

Mais l'Inde n'est pas loin, qui a mondialisé la pratique du yoga, mais aussi l'ayurveda. La Société Allemande pour l'Ayurveda (Deutsche Gesellschaft for Ayurveda), comme le rappelle le médecin Ulrich Bauhofer, fut créée en 1983 dans le prolongement d'une conférence organisée à New Delhi en 1980 sur la médecine ayurvédique. À l'issue de cette conférence à laquelle des médecins occidentaux furent conviés, notamment américains et allemands, des formations furent organisées et des cliniques créées en Allemagne. La médecine ayurvédique repose sur une approche holistique personnalisée et basée sur l'usage des *doshas* ou bio-programmes énergétiques qui régulent le corps. Bauhofer décrit la procédure classique d'un médecin ayurvédique. Le diagnostic préliminaire global s'accompagne de solutions thérapeutiques elles aussi globales, complémentaires

et personnalisées allant de la phytothérapie, de la prise en compte de la chrono-hygiène, jusqu'à des méthodes de désintoxication, des recommandations d'ordre alimentaire ou relatives à l'exercice physique du patient (comme le yoga).

Si la médecine chinoise est largement pratiquée en Allemagne, elle ne saurait éclipser le rôle de la médecine traditionnelle japonaise. L'article de Thomas Wernicke s'intéresse à cet égard à l'influence des médecines asiatiques sur l'Allemagne, sous l'angle de l'acupuncture japonaise utilisée en pédiatrie, appelée Shōnishin. L'intérêt Outre-Rhin pour cette méthode thérapeutique s'explique sans doute par le traitement doux et sa facile transposition aux différents champs médicaux ou paramédicaux concernés. Depuis le début du XX^e siècle, l'acupuncture pédiatrique de type Shōnishin se distingue de l'acupuncture classique dans la mesure où les aiguilles ne sont pas invasives mais où le traitement procède davantage par des techniques de frottement superficiel de la peau. Ce traitement, ainsi que la combustion de la moxa (feuille d'armoise séchée) peut être utilisé dans le traitement de certaines pathologies. Thomas Wernicke, lui-même docteur et pratiquant la méthode Shōnishin, présente ses différents champs d'application et la base des différentes techniques. Le Shōnishin peut être ainsi pratiqué pour traiter le déficit de l'attention chez l'enfant mais il pourrait présenter aussi un intérêt en gériatrie.

Enfin, l'entretien entre Guillaume Robin et Matthias Liechti, médecin chef en pharmacologie clinique et directeur d'un laboratoire de recherche au sein du département biomédical de l'Hôpital Universitaire de Bâle, nous pousse à étendre le champ des

thérapies alternatives au champ des drogues hallucinogènes. Si la recherche dans ce domaine est interdite en Allemagne, elle est cependant légale en Suisse. Le professeur Liechti rappelle en introduction la spécificité de la Suisse dans le domaine de l'expérimentation des drogues hallucinogènes comme le LSD ou la psilocybine à des fins médicales. Inventé à Bâle en 1938 par Albert Hofmann, le LSD, après avoir été délaissé un temps par le milieu médical pour avoir été associé au mouvement hippie, fait à nouveau l'objet de recherche scientifique. Liechti voit dans son usage une approche thérapeutique alternative dans la mesure où celle-ci repose sur la prise unique d'une dose entière de LSD par le patient pour un effet durable, ce mode de prise s'opposant en cela au mode de prise récurrent classique des médicaments. Son administration présuppose dans tous les cas un accompagnement médical. Tandis que des études ont prouvé l'efficacité du MDMA sur des patients atteints de stress post-traumatique, les études effectuées sur le LSD soulignent plutôt son rôle dans le traitement de la dépression et de l'anxiété. Il ferait reculer l'anxiété chez les malades atteints de cancer en phase avancée. Si le professeur Liechti est conscient de l'état d'ébauche de ces recherches (l'échantillon de patients analysé est encore trop faible et les études se cantonnent majoritairement à des personnes en bonne santé), l'usage du LSD à des fins médicales reste soumis à des problématiques de brevet et de rentabilité commerciale, les groupes pharmaceutiques dégageant moins de profit avec des médicaments supposés être consommés en prise unique.

– Jean-Louis GEORGET et
Guillaume ROBIN –